1re Année. Le 15 Octobre 1867. Numéro 13.

LE

PROGRÈS SPIRITUALISTE

PARAIT DEUX FOIS PAR MOIS

Spiritisme, Magnétisme, Sciences et Arts

Bureaux de la Rédaction : A Paris, rue Villedo, 13

PRIX DE L'ABONNEMENT
Paris & les Départements, 10 fr.
Étranger . . . . 12 fr.
ON S'ABONNE
A Paris, rue Villedo, 13 ;
A St-Amand-Mont-Rond (Cher),
chez M. Destenay, imprimeur.

Tout Ouvrage, dont il sera déposé deux exemplaires aux bureaux, sera annoncé et analysé.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie de Destenay.

M. A. Pezzani et ses existences de l'âme

(Fin)

Mais un auteur spiritualiste, Alp. Cahagnet, avait déjà énoncé cette profonde vérité, il y a de cela plus de vingt ans ; en outre, il a su la prouver.

Avec lui nous disons qu'une monade, primitivement inintelligente, n'aurait rien à apprendre dans ses existences à l'état de caillou, de chardon ou d'ânon ; rien, puisque vous ne lui accordez, à son début, que mouvement et vie.

A moins de se cacher derrière une cosmogomie non avouée, et de croire que la matière et l'esprit sont mathématiquement contemporains ;

A moins de supposer un cahos matériel increé à côté et indépendant d'un autre increé, Dieu ;

A moins de transformer le Créateur en simple ordonnateur ; ou bien de faire dériver la pensée de la matière, à l'exemple d'Emile Barrault, l'ex-apôtre du Saint-Simonisme, errante étoile d'une nébuleuse en déroute.

Il faut, à notre avis, admettre ceci :

Dieu, Esprit, a primordialement PENSÉ, voulu et aussitôt créé les éléments de ses univers, les essences, c'est-à-dire, les êtres, les âmes, les forces. (de votre page 66, *Bard. druid.*)

Qu'entre l'éternel exister du Créateur et l'éternel exister de la Création, il n'y ait qu'un millionnème de seconde, cela suffit pour que mathématiquement l'éternité n'appartienne qu'à Dieu.

Nous admettons avec vous (p. 139), que *Dieu n'a pas fait sortir de ses mains, ni des Awen, ni des Esprits, ni même des hommes, mais bien des monades à l'état initial*. Il se peut qu'en face de son œuvre en gestation, de ses monades titrées chacune selon son avenir, le Créateur ait préféré attendre des milliards de siècles le développement complet de certains êtres capables, sinon de le comprendre, du moins de l'aimer. Vous ne voulez pas lui accorder le droit, le pouvoir de créer un awen ? soit ; pas de discussion pour si peu.

Nous admettons encore que, dès le principe, ces monades ont eu le mouvement et la vie : mais comme nous tenons à ne pas nous payer de mots, *d'âme en germe*, nous croyons ce que vous niez sans raison suffisante.

Pourquoi, en effet, refuser à Dieu le droit de fixer, de circonscrire l'avenir de chaque monade, avenir exclusivement minéral, exclusivement végétal, animal, etc. ? Celui de l'homme ne l'a-t-il pas été ? Dieu n'a-t-il pas eu puissance de dire à tout membre futur du règne minéral : « L'éternité suffira sans peine à tes pérégrinations, à tes « évolutions infinies dans le règne ou monde infini dont « tu feras partie. Voici ton lot de mouvement, de vie, « de forces, et d'attraction intelligente ! »

Nous croyons alors que, dès son origine sans date possible, la monade-homme, l'âme a été dotée de toutes les puissances nécessaires à sa destination, de ce que nos maîtres appellent facultés animiques, fonctions, forc.

Etre spirituel, il habitait le monde des causes, miroir céleste où vient se refléter le monde de la matière, des effets, et former comme un panorama de toutes les pensées que Dieu a déposées dans ses créations naissantes.

Dès le principe, l'âme a donc eu puissance d'agir, de choisir, de vouloir. Or, d'après votre école, *vouloir c'est pouvoir*.

De deux choses l'une : ou Dieu, après avoir créé son monde des âmes, les y a laissées sans pâture intellectuelle, à l'état de momie ; ou bien il a amplement pourvu à l'alimentation spirituelle de ces Etres purs.

Accepteriez-vous la première hypothèse ? non, certes !

L'âme peut donc, avant d'aller s'incarner, s'enrichir de tout ce que la Providence abandonne à son libre arbitre, faire son choix, satisfaire ses appétits, donner plus d'aliments à telle faculté qu'à telle autre. Elle peut donc se classer elle-même dans la hiérarchie de l'infini varié, et jouer sa partition dans les concerts harmonieux des célestes demeures.

Ainsi les âmes, même avant leur incarnation, sont bien ce qu'elles se sont faites.

Ainsi, les destinées de l'homme seront proportionnelles à ses attractions du passé. A une condition toute fois ; car il faut que pendant sa vie intrà-utérine, puis dans le milieu futur de sa vie terrestre, l'âme soit libre de toute entrave, à l'abri de toute influence délétère. Sans cela, et malgré ses attractions premières, l'homme

---

L'ENVOUTEMENT

(Fin)

— Va, s'écria le jeune homme, je te délivrerai d'elle.

Il s'élança hors de l'appartement et courut dans la direction du logis de Guilda. Il n'était plus maître de lui, car il songeait, s'il ne pouvait avoir raison de la sorcière, à lui tordre le cou.

Comme il marchait rapidement le long de la Seine, il entendit le pas d'un cheval. C'était le docteur Imbert, un jeune médecin de campagne récemment établi à Brémont, qui revenait de visiter un malade dans un village voisin.

— Ah ! docteur, s'écria le substitut en se pressant contre le montoir et en saisissant les mains d'Imbert, c'est Dieu qui vous envoie ! Vous êtes un homme d'honneur. Vous ne répèterez point mes paroles. Vous allez m'expliquer ce qui se passe. Je deviens fou !

Et, sans lui laisser le temps de placer un mot, il raraconta au médecin la maladie de son père et les évènements de la soirée.

Le docteur avait mis pied à terre et attaché son cheval à un arbre. Il donnait le bras au substitut et se promenait avec lui sur le chemin de halage. Il l'écoutait d'ailleurs avec une attention intelligente et curieuse, car il avait remarqué un des premiers l'altération de la santé du président, et n'avait pas été loin de l'attribuer à l'influence occulte de Guilda, dont il connaissait l'histoire et le genre de vie.

Alfred d'Oncières, tout en parlant, s'était un peu calmé.

— Mon cher monsieur, lui dit le docteur, si extraordinaire que tout ceci puisse paraître, c'est fort simple. Vous venez de voir par vous-même ce qu'était l'envoûtement, ce qu'il est encore aujourd'hui, puisque la tradition, ce que je n'eusse pas cru, s'en est conservée. L'envoûtement n'était qu'une image matérielle de l'hostilité cérébrale et systématique dont le sorcier poursuivait sa victime. Les sorciers étaient tous des gens éminemment nerveux. Avant d'entrer en crise, ils avaient la ferme volonté d'attaquer leur ennemi. Alors leur cerveau, obéissant, bien qu'il ne fut plus contrôlé par l'intelligence, à la direction qu'elle lui avait imprimée, et qui subsistait plus ou moins longtemps, agissait, comme un instrument de mort, par de violentes émissions de fluide qui lui est propre. Au bout de plusieurs crises, autrement dit de plusieurs tortures infligées à la personne contre laquelle ils s'acharnaient, surtout si cette personne, sachant ce qui se machinait contre elle, avait le système nerveux surexcité et prédisposé à l'envahissement du fluide, ils atteignaient leur but. Dans le cas qui nous occupe, la sorcière physiquement exaltée par la haine, c'est Gnilda ; sa victime à l'organisation tout à la fois ébranlée et affaibli, c'est votre père.

— Oui, c'est possible, dit Alfred, rêveur ; mais en somme que pensez-vous de tout cela ?

— Je pense que votre père est sérieusement malade.

— Qu'y a-t-il à faire ?

— Allons voir cette femme ?

Guilda n'était plus en crise ; elle était étendue sur son lit. Elle ne témoigna aucune émotion en apercevant les deux visiteurs. Elle s'accouda seulement et les regarda.

— Vous me connaissez, fit doucement le médecin, et monsieur est le fils du président. Vous passez pour sorcière, et vous vous livrez contre le président à de coupables pratiques.

— Je le sais. Je veux le tuer, et je le tuerai.

— Prenez garde, dit le substitut. Vous avez la justice à redouter.

— Ne vous mêlez point de mes haines, et prenez garde vous-même.

Elle eut un tel accent et un tel regard que le jeune

n'arriverait à ses destinées qu'en suivant une ligne courbe; brisée, rentrante, etc.

Mais, en principe : *Indolente et paresseuse, mieux trempée et plus virile,* notre âme sera sur terre, non ce qu'elle aura bien voulu être, mais ce que la fera l'usage faussé ou non de ses forces, de ses facultés divines.

Ainsi s'explique sommairement, et sans la Réincarnation, ce nouveau *Prenez mon ours,* l'inégalité des aptitudes, des intelligences, des moralités.

Mais sur quel monde matériel cette âme va-t-elle commencer son apprentissage des choses terrestres?

S'il était permis à l'homme de métrer la Justice infinie sans commettre un sacrilége, nous dirions :

Plus vos mondes terrestres sont *inférieurs,* plus ils ont besoin d'âmes *bien trempées,* aux facultés riches de sève.

Aussi voit-on, sur notre propre terre, les énergies indomptables des peuplades féroces qui luttent sans défaillance contre les horribles assauts d'un milieu sauvage et sans pitié.

Plus vos mondes matériels sont *supérieurs,* plus ils doivent recevoir, pour leur venir en aide, de vos âmes *indolentes et paresseuses* (page 461, Pruralité des Existences); témoin notre civilisation actuelle, si riche en êtres mous, énervés, manqués, presque nuls.

Or, vous enseignez tout le contraire : Aux mondes inférieurs vous donnez des âmes tronquées, hémiplégiques, pauvres, sans énergie. Comment voulez-vous que terre et habitants progressent?

A vos mondes matériels supérieurs vous allouez des âmes pleines de force, de vouloir et de saine intelligence.

D'un côté, progrès insensible, si progrès il y a; de l'autre progrès à toute vapeur. O justice humaine!

Il y a bien compensation, et l'ombre d'Azaïs doit en tressaillir de joie. Mais la loi des transitions normales est violée, la chaîne est rompue.

Pour en finir avec vos *Réponses aux objections*, voulez-vous que nous scalpions ensemble les pages 470 et 471?

1° Selon vous, Néron, malgré la complète absolution qu'il aurait reçue du Pape céleste, serait honni par ses radieux frères. Vous avez donc oublié que tous ces frères ont été plus ou moins des Gilles, des Laïs, des Vitellius; que votre doctrine impose à chacun de ces anciens pécheurs le souvenir *complet* de son passé? qu'il n'y a plus là-haut de noms propres terrestres? qu'enfin, si le voisin voyait une paille dans l'œil de Néron, ce dernier verrait aussi la paille ou la poutre qui fait loucher son voisin?

Vous-même, ici-bas, vous refuseriez donc votre main à un ex-criminel qui, par ses efforts, serait devenu un saint homme?

2° Oui, *nous reconnaissons la préexistence,* mais non dans *Annwfn*, l'abîme sans fonds de vos *Bardes druidiques*. Si tout procède de Dieu, (le niez-vous?) une Création cahotique est impossible; Dieu et désordre s'excluant l'un l'autre.

Oui, *le passé montre l'avenir,* mais non comme vous l'entendez, p. 432; nous l'avons déjà vu.

3° Vous savez maintenant qu'il y a un troisième parti à prendre, vous l'avez d'ailleurs constaté sans le vouloir; en effet, nous lisons, p. 433, 1re ligne : que ceux qui ne pensent pas comme vous *font preuve d'un jugement faux et étroit*. Merci; mais, heureusement pour eux. Vous ajoutez aussitôt : *Cependant, il faut reconnaître cet* AXIÔME : *il n'est pas normal que l'âme vive deux vies terrestres.*

Peut-on être plus fatalement distrait? Tuer soi-même le dogme qu'on veut défendre! Cet *axiôme* incontestable, qui l'a créé? Vous ou Dieu? Si donc *le retour ici-bas n'est pas normal,* il n'est qu'exceptionnel; et Dieu a logiquement dû ordonner notre vie de telle façon que sa loi *normale* ne devienne jamais *anormale,* que l'exception ne devienne pas la règle.

Or, vous voulez que Dieu, oubliant son axiôme, ait dit :

Règle : *On ne se réincarnera point;*

Exception : *On se réincarnera indéfiniment.*

Si Dieu avait sacrifié son axiôme à votre dogme, il aurait tout simplement dit :

On se réincarnera, sauf rares exceptions.

Or, vous l'avouez, l'axiôme est toujours là, debout, vivant. Concluez donc, sans faire preuve d'un *jugement faux et étroit*.

4° Non, dès leur première et unique incarnation, les âmes ne sont pas *vierges de tout développement antérieur*. Ce qui leur manquait c'était la connaissance du *mal* qui seul aide à l'appréciation du *bien;* c'était l'usage intelligent du peu de libre arbitre que nous laisse le milieu extérieur et tyrannique d'une existence terrestre.

5° Oui, les uns arrivent dans le monde spirituel plus perfectionnés que les autres; c'est trop naïf : le plus éloigné du but aura le plus de chemin à parcourir; il devra évidemment compléter son lot *d'œuvres méritantes et louables;* voilà tout.

L'homme n'est point parfait, ses écrits s'en ressentent. Votre voix est retentissante, M. Pezzani; on vous dit le plus grand de votre école. Mais le titre de vos mines d'or accuse un peu trop d'alliage. Relisez-vous encore et encore; faites comme votre maître vénéré Jean Reynaud. Quand il vous écrivait :

« ..... Cette œuvre magnifique m'a tenté : j'ai com-
« mencé et raturé, car c'est mon habitude; il m'est
« arrivé souvent d'écrire de longues pages; puis, mé-
« content, je les repassais une première fois, j'en biffais
« la moitié; à une seconde revue, il ne restait presque
« rien......; »

Il voulait sans doute vous avertir que, si vous n'y prenez garde, la postérité vous appliquera le

Quandoque dormitat homerus.

Concluons : la main sur la conscience, nous croyons que si Jean Reynaud avait commis vos *Réponses, en les repassant une première fois il en aurait biffé la moitié; à une seconde revue,* il aurait biffé le reste.

UN ANCIEN.

Souvenirs d'Entretiens Spirites.

(Suite).

CARACTÈRES GÉNÉRAUX DES BONS ESPRITS. — Les Esprits de cet ordre ont vaincu la matière et le désir du bien dirige leurs actes. Leurs qualités et le pouvoir pour le faire sont en raison du degré auquel ils sont parvenus. Les uns ont la science, d'autres possèdent la sagesse et la bonté, et les plus avancés réunissent le savoir aux qualités morales.

Ils comprennent Dieu et l'infini. Ils sont heureux du bien qu'ils font et du mal qu'ils empêchent. L'affection qui les unit entre eux est pour tous la source d'un bonheur ineffable que n'altère aucune mauvaise passion.

Ils suscitent de bonnes pensées, détournent les hommes de la voie du mal, protégent dans la vie ceux qui s'en rendent dignes, et neutralisent l'influence des Esprits imparfaits chez ceux qui ne se plaisent pas à la subir.

A cet ordre appartiennent les Esprits désignés dans les croyances vulgaires sous les noms de *bons génies,* génies *protecteurs, Esprits du bien.* Dans les temps de superstition et d'ignorance on en a fait des divinités bienfaisantes.

I. *Esprits bienveillants.* — Leur qualité dominante est la bonté; ils se plaisent à rendre service et à protéger les Esprits moins avancés. Mais leur savoir étant borné et leur progrès s'étant plus accompli dans le sens moral que dans le sens intellectuel, ils ont à gagner sous ce dernier rapport.

---

homme en frissonna; mais la colère le saisit aussi. Il fit un pas en avant.

— Misérable! s'écria-t-il.

Le docteur l'arrêta.

— Vous vous tuez, dit-il à Guilda.

Elle fit un geste d'orgueilleuse insouciance.

— Vous ne voulez pas, dit encore le docteur, renoncer à vos opérations criminelles?

— Non, dit-elle. Et elle se tourna du côte de la ruelle.

On n'en tira plus rien. En vain le docteur et le jeune d'Oncières la supplièrent et la menacèrent.

Ils allèrent jusqu'à la saisir par ses vêtements, mais elle poussa comme un rugissement; et, se couvrant le visage de ses deux poings fermés, elle se blottit étroitement contre le mur.

— Sortons, fit le docteur. Monsieur, continua-t-il quand ils furent dehors, il faut, dès le point du jour, faire transporter cette femme à la maison d'aliénés du département. Je vais signer le certificat nécessaire pour qu'elle y soit admise. Je m'arrête à cette solution, et j'agis selon ma conscience. Cette malheureuse n'est peut-être pas absolument folle, mais elle est sous le coup d'une idée fixe aussi dangereuse pour elle-même que pour d'autres. On ne la soignera qu'en la dépaysant. Peut-être aussi la funeste influence qu'elle exerce sur votre père s'amoindrira-t-elle à distance.

L'enlèvement de Guilda s'exécuta quelques heures plus tard, rapidement et sans bruit. Le président, à qui son fils s'empressa de l'apprendre, en éprouva d'abord un mieux sensible. Ce mieux ne devait pas se soutenir. Après quelques jours, les symptômes d'agitation nerveuse, d'hallucination et de délire reparurent avec une intensité extrême. Guilda, bien qu'absente, ressaisissait sa proie.

Le jeune d'Oncières courut chez le médecin.

— Cela ne m'étonne pas, lui dit Imbert. J'ai prié le médecin de l'hospice de me tenir au courant de l'état de cette femme, et il m'écrit que les crises, hésitantes au début, s'accusent aujourd'hui avec un excessif caractère de concentration et d'énergie hostile. Néanmoins elle en sort chaque fois plus défaillante et plus exténuée. C'est véritablement un duel à mort entre elle et le président. Il faut que votre père puisse résister quelque temps encore. Si elle meurt avant lui, il est sauvé.

Le surlendemain au soir, le substitut alla en toute hâte chercher le docteur. Le président était à l'agonie. Quand les jeunes gens entrèrent, M. d'Oncières, debout, avec une horrible expression de visage, battait l'air de ses deux mains comme pour conjurer une apparition ou détourner un coup mortel. Au moment où Alfred et Imbert s'élançaient vers lui, il tomba mort la face contre terre.

Le docteur Imbert attribua cette fin subite à la rupture d'un anévrisme. La nouvelle s'en répandit promptement par la ville, où elle causa de médiocres regrets, mais donna lieu à de nombreux commentaires. Il était à peu près onze heures, et le whist finissait.

Au matin, Alfred d'Oncières reconduisit le docteur Imbert, qui avait tenu à passer la nuit entière auprès du président. Il prenait congé du médecin quand on remit à celui-ci une dépêche télégraphique de l'hospice des aliénés. Il l'ouvrit et lut tout haut : La folle Guilda est morte d'épuisement hier au soir à onze heures et demie, après une dernière crise prolongée. Elle a soupiré et dit : « Je t'ai vengé. »

Ainsi Guilda avait succombé une demi-heure après le président.

Le médecin et le substitut se regardèrent.

— Ah! c'était fatal, dit Alfred d'Oncières.

— Il y a peut-être, répondit le docteur, de mystérieuses vengeances qui ne tombent pas sous l'action de la justice, que la science n'explique qu'à demi, mais que Dieu permet.

HENRI RIVIÈRE.

(Revue des Deux-Mondes.)

II. *Esprits savants.* — Ceux-ci ont acquis des connaissances étendues. Ils se préoccupent moins des questions morales que des questions scientifiques pour lesquelles ils ont plus d'aptitude; ils n'envisagent, du reste, la science qu'au point de vue de l'utilité générale et du dévoûment, sans mélange d'égoïsme, ni d'aucune autre passion.

III. *Esprits sages.* — Ils possèdent les qualités morales d'un ordre élevé. Ils sont doués d'une vaste capacité intellectuelle.

Esprits Supérieurs. — Ils réunissent la science, la sagesse et la bonté. Leur langage ne respire que la bienveillance; constamment digne il est souvent sublime.

I. *Purs Esprits.* — C'est ainsi que nous nommons ceux qui après avoir parcouru tous les degrés de l'échelle, ont atteint la somme de perfection dont les Esprits sont susceptibles. Ils accomplissent la vie éternelle en rapport avec Dieu. Ils jouissent d'un bonheur inaltérable. *Une oisiveté monotone passée dans une contemplation* perpétuelle, n'est pas leur partage, ils sont au contraire incessamment occupés. Ils sont les messagers et les ministres de Dieu dont ils exécutent les ordres pour le maintien de l'harmonie universelle. Ils *commandent à tous les Esprits qui leur sont inférieurs,* les aident à se perfectionner et leur assignent leur mission. Assister les hommes dans leur détresse, les exciter au bien, ou à l'expiation des fautes qui les éloignent de la félicité suprême, voilà pour eux une douce occupation. On les désigne quelque fois sous le nom d'Anges, Archanges et Séraphins.

Conclusion. — Nous avons parcouru la série des êtres qui, sous le nom d'Esprits, se mettent en rapport avec les hommes. Nous ne voyons ni les uns ni les autres. Les moyens à l'aide desquels ils se révèlent à nous ne présentent pas tous la perfection désirable. L'erreur est donc possible; la prudence est dès lors nécessaire. Comprenons que s'il en était autrement la science serait trop facile à acquérir, et le travail inutile. L'homme ne peut remplir sa mission qu'en s'instruisant par son travail, qu'en se moralisant à ses risques et périls; là est sa dignité, là est sa gloire. Soyons donc attentifs, et si les manifestations nous apprennent, à n'en pas douter, que ceux qui nous quittent restent auprès de nous, et peuvent converser avec ceux qu'ils ont aimés, ne leur demandons pas ce que nous devons conquérir par nos efforts directs. Soyons circonspects et ne croyons pas aveuglément; ne demandons pas à la voix qui nous parle de quel nom elle entend se parer; mais scrutons ce qu'elle nous dit. Si les peuples antiques eussent connu ces règles en consultant les oracles et les pythies, ils auraient su que parmi les prétendus Dieux qui leur répondaient, il y avait de mauvais Esprits, et ils n'auraient pas exterminé leurs ennemis sur la foi de promesses menteuses qui, répondant à leurs convoitises, leur en cédaient les territoires.

(A suivre.) H. Huet.

La Fin de l'Homme en ce Monde

Par l'abbé Gerbet.

Voici un tableau original et profond de la destruction graduelle et lente des corps humains dans les Catacombes. On sait le mot de Bossuet, d'après Tertullien, lorsque parlant du cadavre de l'homme : « Il devient un je ne sais quoi, s'écrie-t-il, qui n'a plus de nom dans aucune langue. » L'admirable page qu'on va lire de l'abbé Gerbet est comme le développement et le commentaire du mot de Bossuet. Dans cette première station aux Catacombes, il s'attache d'abord à étudier le néant de la vie, « le travail, je ne dis pas de la mort, mais de ce qui est au-delà de la mort; » l'idée de réveil et de vie future viendra après. Ecoutez-le :

« En les parcourant, dit-il, vous passez en revue les phases de la destruction, comme on observe dans un jardin botanique les développements de la végétation, depuis la fleur imperceptible jusqu'aux grands arbres pleins de sève et couronnés de larges fleurs. Dans un certain nombre de niches sépulcrales qui ont été ouvertes à diverses époques, on peut suivre, en quelque sorte pas à pas, les formes successives, de plus en plus éloignées de la vie, par lesquelles ce qui est là arrive à toucher d'aussi près qu'il est possible au pur néant. Regardez d'abord ce squelette; s'il est bien conservé, malgré tous ses siècles, c'est probablement parce que la niche, où il a été mis, est creusée dans un terrain qui n'est pas sec. L'humidité, qui dissout tant d'autres choses, durcit ces ossements en les recouvrant d'une croûte qui leur donne plus de consistance qu'ils n'en avaient lorsqu'ils étaient les membres d'un corps vivant. Mais cette consistance n'en est pas moins un progrès de la destruction : ces ossements d'homme tournent à la pierre. Un peu plus loin, voici une tombe dans laquelle il y a une lutte entre la force qui fait le squelette et la force qui fait la poussière : la première se défend, la seconde gagne, mais lentement. Le combat qui existe en vous et en moi entre la mort et la vie, sera fini, que ce combat entre une mort et une mort durera encore longtemps. Dans le sépulcre voisin, tout ce qui fut un corps humain n'est déjà plus, excepté une seule partie, qu'une espèce de nappe de poussière, un peu chiffonnée et déployée comme un petit suaire blanchâtre, d'où sort une tête. Regardez enfin dans cette autre niche : là, il n'y a décidément plus rien que de la pure poussière, dont la couleur même est un peu douteuse, à raison d'une légère teinte de rousseur. Voilà donc, dites-vous, la destruction consommée ! Pas encore. En y regardant bien, vous reconnaîtrez des contours humains : ce petit tas, qui touche à une des extrémités longitudinales de la niche, c'est la tête; ces deux autres tas, plus petits encore et plus déprimés, placés parallèlement un peu au-dessous, à droite et à gauche du premier, ce sont les épaules; ces deux autres, les genoux. Les longs ossements sont représentés par ces faibles traînées, dans lesquelles vous remarquez quelques interruptions. Ce dernier calque de l'homme, cette forme si vague, si effacée, à peine empreinte sur une poussière à peu près impalpable, volatile, presque transparente, d'un blanc mat et incertain, est ce qui donne le mieux quelque idée de ce que les anciens appelaient une *ombre.* Si vous introduisez votre tête dans ce sépulcre pour mieux voir, prenez garde : ne remuez plus, ne parlez pas, retenez votre respiration. Cette forme est plus frêle que l'aile d'un papillon, plus prompte à s'évanouir que la goutte de rosée suspendue à un brin d'herbe au soleil; un peu d'air agité par votre main, un souffle, un son deviennent ici des agents puissants qui peuvent anéantir en une seconde ce que dix-sept siècles, peut-être, de destruction ont épargné. Voyez, vous venez de respirer, et la forme a disparu. Voilà la fin de l'histoire de l'homme en ce monde. »

UNE BONNE FORTUNE

(La Charité).

. . . .

Apprenez donc, lecteur, que je viens d'Allemagne.
Vous savez en été, comme on s'ennuie ici;
En outre, pour mon compte, ayant quelque souci,
Je m'en fus prendre à Bade un semblant de campagne.
(Bade est un parc anglais fait sur une montagne,
Ayant quelque rapport avec Montmorency.)

. . . .

Comme j'en étais là de mon raisonnement,
Enfoncé jusqu'au cou dans cette rêverie.
Une bonne passa, qui tenait un enfant.
Je crus m'apercevoir que le pauvre innocent
Avait dans ses grands yeux quelque mélancolie.
Ayant toujours aimé cet âge à la folie.

Et ne pouvant souffrir de le voir maltraité,
Je fus à la rencontre, et m'enquis de la bonne
Quel motif de colère ou de sévérité
Avait du chérubin dérobé la gaîté.
« Quoi qu'il ait fait d'abord, je veux qu'on lui pardonne,
Lui dis-je, et ce qu'il veut, je veux qu'on le lui donne. »

(C'est mon opinion de gâter les enfants.)
Le marmot là-dessus, m'accueillant d'un sourire,
D'abord à me répondre hésita quelque temps;
Puis il tendit la main, et finit par me dire
« Qu'il n'avait pas de quoi donner aux mendiants. »
Le ton dont il le dit, je ne peux pas l'écrire.

Mais vous savez, lecteur, que j'étais ruiné;
J'avais encor, je crois, deux écus dans ma bourse;
C'était, en vérité, mon unique ressource,
La seule goutte d'eau qui restât dans la source,
Le seul verre de vin pour mon prochain dîné;
Je les tirai bien vite, et je les lui donnai.

Il les prit sans façon, et s'en fut de la sorte.
A quelques jours de là, comme j'étais au lit,
La Fortune, en passant, vint frapper à ma porte.
Je reçus de Paris une somme assez forte,
Et très-heureusement, il me vint à l'esprit
De payer l'hôtelier qui m'avait fait crédit.

Mon marmot cependant se trouvait une fille,
Anglaise de naissance et de bonne famille.
Or, la veille du jour fixé pour mon départ
Je vins à rencontrer sa mère par hasard.
C'était au bal. — Au bal, il faut bien qu'on babille;
Je fis donc pour le mieux mon métier de bavard.

. . . .

Nous causâmes longtemps; elle était simple et bonne.
Ne sachant pas le mal, elle faisait le bien;
Des richesses du cœur elle me fit l'aumône;
Et, tout en écoutant comme le cœur se donne,
Sans oser y penser, je lui donnai le mien;
Elle emporta ma vie et n'en sut jamais rien.

Le soir, en revenant, après la contredanse,
Je lui donnai le bras; nous entrâmes au jeu;
Car on ne peut sortir autrement de ce lieu.
« Vous partez, me dit-elle, et vous allez, je pense,
D'ici jusque chez vous faire quelque dépense.
Pour votre dernier jour, il faut jouer un peu. »

Elle me fit asseoir avec un doux sourire;
Je ne sais quel caprice alors la conseilla;
Elle étendit la main et me dit : « Jouez là. »
Par cet ange aux yeux bleus, je me laissai conduire,
Et je n'ai pas besoin, mon ami, de vous dire
Qu'avec quelques louis mon numéro gagna.

Nous jouâmes ainsi pendant une heure entière.
Et je vis devant moi tomber tout un trésor.
Si c'était rouge ou noir, je ne m'en souviens guère;
Si c'était dix ou vingt, je n'en sais rien encor;
Je partais pour la France, elle pour l'Angleterre,
Et je sortis de là les deux mains pleines d'or.

Quand je rentrai chez moi, je vis cette richesse.
Je me souvins alors de ce jour de détresse
Où j'avais à l'enfant donné mes deux écus.
C'était par charité : je les croyais perdus.
De Celui qui voit tout, je compris la sagesse;
La mère, ce soir-là, me les avait rendus.

Lecteur, si je n'ai pas la mémoire égarée,
Je t'ai promis, je crois, en commençant ceci,
Une bonne fortune : elle finit ainsi.
Mon bonheur, tu le vois, vécut une soirée.
J'en connais cependant de plus longue durée
Que je ne voudrais pas changer pour celui-ci.

Alfred de Musset.

COMMUNICATION.

Par une belle soirée de printemps, un homme riche et généreux, en vue de la gloire, était mollement assis dans son fauteuil, et, par la fenêtre entr'ouverte de son salon, humait avec volupté le parfum des fleurs de son jardin; il énumérait avec complaisance les bonnes œuvres qu'il avait faites pendant la saison des plaisirs; à ce souvenir il ne pouvait s'empêcher de jeter un regard de pitié et presque de mépris sur la maison d'un de ses voisins qui n'avait pu donner qu'un modeste écu pour la reconstruction de l'église paroissiale, tandis que lui avait remis généreusement trois mille francs pour cette œuvre pie; de plus, j'ai jeté négligemment, se disait-il, un billet de cinq cents francs dans la bourse que me tendait cette jeune duchesse en faveur des pauvres. J'ai donné beaucoup pour les fêtes de bienfaisance, pour toute espèce de loteries, et je crois que Dieu me saura gré de tout le bien que j'ai fait.

— Ah! j'oubliais une légère aumône que j'ai faite dernièrement à une malheureuse veuve chargée d'une nombreuse famille et qui élève un orphelin; mais ce que je lui ai donné est si peu de chose que ce n'est certainement pas cela qui m'ouvrira le ciel.

— Tu te trompes, lui répondit tout-à-coup une voix qui lui fit tourner la tête; c'est la seule aumône que Dieu accepte et en voici la preuve.

n'arriverait à ses destinées qu'en suivant une ligne courbe; brisée, rentrante, etc.

Mais, en principe : *Indolente et paresseuse, mieux trempée et plus virile,* notre âme sera sur terre, non ce qu'elle aura bien voulu être, mais ce que la fera l'usage faussé ou non de ses forces, de ses facultés divines.

Ainsi s'explique sommairement, et sans la Réincarnation, ce nouveau *Prenez mon ours,* l'inégalité des aptitudes, des intelligences, des moralités.

Mais sur quel monde matériel cette âme va-t-elle commencer son apprentissage des choses terrestres?

S'il était permis à l'homme de métrer la Justice infinie sans commettre un sacrilége, nous dirions :

Plus vos mondes terrestres sont *inférieurs,* plus ils ont besoin d'âmes *bien trempées,* aux facultés riches de sève.

Aussi voit-on, sur notre propre terre, les énergies indomptables des peuplades féroces qui luttent sans défaillance contre les horribles assauts d'un milieu sauvage et sans pitié.

Plus vos mondes matériels sont *supérieurs,* plus ils doivent recevoir, pour leur venir en aide, de vos âmes *indolentes et paresseuses* (page 461, Pruralité des Existences); témoin notre civilisation actuelle, si riche en êtres mous, énervés, manqués, presque nuls.

Or, vous enseignez tout le contraire : Aux mondes inférieurs vous donnez des âmes tronquées, hémiplégiques, pauvres, sans énergie. Comment voulez-vous que terre et habitants progressent?

A vos mondes matériels supérieurs vous allouez des âmes pleines de force, de vouloir et de saine intelligence.

D'un côté, progrès insensible, si progrès il y a; de l'autre progrès à toute vapeur. O justice humaine!

Il y a bien compensation, et l'ombre d'Azaïs doit en tressaillir de joie. Mais la loi des transitions normales est violée, la chaine est rompue.

Pour en finir avec vos *Réponses aux objections*, voulez-vous que nous scalpions ensemble les pages 470 et 471?

1° Selon vous, Néron, malgré la complète absolution qu'il aurait reçue du Pape céleste, serait honni par ses radieux frères. Vous avez donc oublié que tous ces frères ont été plus ou moins des Gilles, des Laïs, des Vitellius; que votre doctrine impose à chacun de ces anciens pécheurs le souvenir *complet* de son passé? qu'il n'y a plus là-haut de noms propres terrestres? qu'enfin, si le voisin voyait une paille dans l'œil de Néron, ce dernier verrait aussi la paille ou la poutre qui fait loucher son voisin?

Vous-même, ici-bas, vous refuseriez donc votre main à un ex-criminel qui, par ses efforts, serait devenu un saint homme?

2° Oui, *nous reconnaissons la préexistence,* mais non dans *Annwfn*, l'abîme sans fonds de vos *Bardes druidiques*. Si tout procède de Dieu, (le niez-vous?) une Création cahotique est impossible; Dieu et désordre s'excluant l'un l'autre.

Oui, *le passé montre l'avenir,* mais non comme vous l'entendez, p. 432; nous l'avons déjà vu.

3° Vous savez maintenant qu'il y a un troisième parti à prendre, vous l'avez d'ailleurs constaté sans le vouloir; en effet, nous lisons, p. 433, 1re ligne : que ceux qui ne pensent pas comme vous *font preuve d'un jugement faux et étroit*. Merci; mais, heureusement pour eux. Vous ajoutez aussitôt : *Cependant, il faut reconnaître cet* AXIÔME : *il n'est pas normal que l'âme vive deux vies terrestres.*

Peut-on être plus fatalement distrait? Tuer soi-même le dogme qu'on veut défendre! Cet *axiôme* incontestable, qui l'a créé? Vous ou Dieu? Si donc *le retour ici-bas n'est pas normal,* il n'est qu'exceptionnel; et Dieu a logiquement dû ordonner notre vie de telle façon que sa loi *normale* ne devienne jamais *anormale,* que l'exception ne devienne pas la règle.

Or, vous voulez que Dieu, oubliant son axiôme, ait dit :

Règle : *On ne se réincarnera point;*

Exception : *On se réincarnera indéfiniment.*

Si Dieu avait sacrifié son axiôme à votre dogme, il aurait tout simplement dit :

On se réincarnera, sauf rares exceptions.

Or, vous l'avouez, l'axiôme est toujours là, debout, vivant. Concluez donc, sans faire preuve d'un *jugement faux et étroit*.

4° Non, dès leur première et unique incarnation, les âmes ne sont pas *vierges de tout développement antérieur*. Ce qui leur manquait c'était la connaissance du *mal* qui seul aide à l'appréciation du *bien;* c'était l'usage intelligent du peu de libre arbitre que nous laisse le milieu extérieur et tyrannique d'une existence terrestre.

5° Oui, les uns arrivent dans le monde spirituel plus perfectionnés que les autres; c'est trop naïf : le plus éloigné du but aura le plus de chemin à parcourir; il devra évidemment compléter son lot *d'œuvres méritantes et louables;* voilà tout.

L'homme n'est point parfait, ses écrits s'en ressentent. Votre voix est retentissante, M. Pezzani; on vous dit le plus grand de votre école. Mais le titre de vos mines d'or accuse un peu trop d'alliage. Relisez-vous encore et encore; faites comme votre maître vénéré Jean Reynaud. Quand il vous écrivait :

« ..... Cette œuvre magnifique m'a tenté : j'ai com-
« mencé et raturé, car c'est mon habitude; il m'est
« arrivé souvent d'écrire de longues pages; puis, mé-
« content, je les repassais une première fois, j'en biffais
« la moitié; à une seconde revue, il ne restait presque
« rien...... ; »

Il voulait sans doute vous avertir que, si vous n'y prenez garde, la postérité vous appliquera le

Quandoque dormitat homerus.

Concluons : la main sur la conscience, nous croyons que si Jean Reynaud avait commis vos *Réponses, en les repassant une première fois il en aurait biffé la moitié; à une seconde revue,* il aurait biffé le reste.

UN ANCIEN.

Souvenirs d'Entretiens Spirites.

(Suite).

CARACTÈRES GÉNÉRAUX DES BONS ESPRITS. — Les Esprits de cet ordre ont vaincu la matière et le désir du bien dirige leurs actes. Leurs qualités et le pouvoir pour le faire sont en raison du degré auquel ils sont parvenus. Les uns ont la science, d'autres possèdent la sagesse et la bonté, et les plus avancés réunissent le savoir aux qualités morales.

Ils comprennent Dieu et l'infini. Ils sont heureux du bien qu'ils font et du mal qu'ils empêchent. L'affection qui les unit entre eux est pour tous la source d'un bonheur ineffable que n'altère aucune mauvaise passion.

Ils suscitent de bonnes pensées, détournent les hommes de la voie du mal, protégent dans la vie ceux qui s'en rendent dignes, et neutralisent l'influence des Esprits imparfaits chez ceux qui ne se plaisent pas à la subir.

A cet ordre appartiennent les Esprits désignés dans les croyances vulgaires sous les noms de *bons génies,* génies *protecteurs, Esprits du bien*. Dans les temps de superstition et d'ignorance on en a fait des divinités bienfaisantes.

I. *Esprits bienveillants*. — Leur qualité dominante est la bonté; ils se plaisent à rendre service et à protéger les Esprits moins avancés. Mais leur savoir étant borné et leur progrès s'étant plus accompli dans le sens moral que dans le sens intellectuel, ils ont à gagner sous ce dernier rapport.

---

homme en frissonna; mais la colère le saisit aussi. Il fit un pas en avant.

— Misérable! s'écria-t-il.

Le docteur l'arrêta.

— Vous vous tuez, dit-il à Guilda.

Elle fit un geste d'orgueilleuse insouciance.

— Vous ne voulez pas, dit encore le docteur, renoncer à vos opérations criminelles?

— Non, dit-elle. Et elle se tourna du côte de la ruelle.

On n'en tira plus rien. En vain le docteur et le jeune d'Oncières la supplièrent et la menacèrent.

Ils allèrent jusqu'à la saisir par ses vêtements, mais elle poussa comme un rugissement; et, se couvrant le visage de ses deux poings fermés, elle se blottit étroitement contre le mur.

— Sortons, fit le docteur. Monsieur, continua-t-il quand ils furent dehors, il faut, dès le point du jour, faire transporter cette femme à la maison d'aliénés du département. Je vais signer le certificat nécessaire pour qu'elle y soit admise. Je m'arrête à cette solution, et j'agis selon ma conscience. Cette malheureuse n'est peut-être pas absolument folle, mais elle est sous le coup d'une idée fixe aussi dangereuse pour elle-même que pour d'autres. On ne la soignera qu'en la dépaysant. Peut-être aussi la funeste influence qu'elle exerce sur votre père s'amoindrira-t-elle à distance.

L'enlèvement de Guilda s'exécuta quelques heures plus tard, rapidement et sans bruit. Le président, à qui son fils s'empressa de l'apprendre, en éprouva d'abord un mieux sensible. Ce mieux ne devait pas se soutenir. Après quelques jours, les symptômes d'agitation nerveuse, d'hallucination et de délire reparurent avec une intensité extrême. Guilda, bien qu'absente, ressaisissait sa proie.

Le jeune d'Oncières courut chez le médecin.

— Cela ne m'étonne pas, lui dit Imbert. J'ai prié le médecin de l'hospice de me tenir au courant de l'état de cette femme, et il m'écrit que les crises, hésitantes au début, s'accusent aujourd'hui avec un excessif caractère de concentration et d'énergie hostile. Néanmoins elle en sort chaque fois plus défaillante et plus exténuée. C'est véritablement un duel à mort entre elle et le président. Il faut que votre père puisse résister quelque temps encore. Si elle meurt avant lui, il est sauvé.

Le surlendemain au soir, le substitut alla en toute hâte chercher le docteur. Le président était à l'agonie. Quand les jeunes gens entrèrent, M. d'Oncières, debout, avec une horrible expression de visage, battait l'air de ses deux mains comme pour conjurer une apparition ou détourner un coup mortel. Au moment où Alfred et Imbert s'élançaient vers lui, il tomba mort la face contre terre.

Le docteur Imbert attribua cette fin subite à la rupture d'un anévrisme. La nouvelle s'en répandit promptement par la ville, où elle causa de médiocres regrets, mais donna lieu à de nombreux commentaires. Il était à peu près onze heures, et le whist finissait.

Au matin, Alfred d'Oncières reconduisit le docteur Imbert, qui avait tenu à passer la nuit entière auprès du président. Il prenait congé du médecin quand on remit à celui-ci une dépêche télégraphique de l'hospice des aliénés. Il l'ouvrit et lut tout haut : La folle Guilda est morte d'épuisement hier au soir à onze heures et demie, après une dernière crise prolongée. Elle a soupiré et dit : « Je t'ai vengé. »

Ainsi Guilda avait succombé une demi-heure après le président.

Le médecin et le substitut se regardèrent.

— Ah! c'était fatal, dit Alfred d'Oncières.

— Il y a peut-être, répondit le docteur, de mystérieuses vengeances qui ne tombent pas sous l'action de la justice, que la science n'explique qu'à demi, mais que Dieu permet.

HENRI RIVIÈRE.

(Revue des Deux-Mondes.)

II. *Esprits savants.* — Ceux-ci ont acquis des connaissances étendues. Ils se préoccupent moins des questions morales que des questions scientifiques pour lesquelles ils ont plus d'aptitude; ils n'envisagent, du reste, la science qu'au point de vue de l'utilité générale et du dévoûment, sans mélange d'égoïsme, ni d'aucune autre passion.

III. *Esprits sages.* — Ils possèdent les qualités morales d'un ordre élevé. Ils sont doués d'une vaste capacité intellectuelle.

ESPRITS SUPÉRIEURS. — Ils réunissent la science, la sagesse et la bonté. Leur langage ne respire que la bienveillance; constamment digne il est souvent sublime.

I. *Purs Esprits.* — C'est ainsi que nous nommons ceux qui après avoir parcouru tous les degrés de l'échelle, ont atteint la somme de perfection dont les Esprits sont susceptibles. Ils accomplissent la vie éternelle en rapport avec Dieu. Ils jouissent d'un bonheur inaltérable. *Une oisiveté monotone passée dans une contemplation* perpétuelle, n'est pas leur partage, ils sont au contraire incessamment occupés. Ils sont les messagers et les ministres de Dieu dont ils exécutent les ordres pour le maintien de l'harmonie universelle. Ils *commandent à tous les Esprits qui leur sont inférieurs,* les aident à se perfectionner et leur assignent leur mission. Assister les hommes dans leur détresse, les exciter au bien, ou à l'expiation des fautes qui les éloignent de la félicité suprême, voilà pour eux une douce occupation. On les désigne quelque fois sous le nom d'Anges, Archanges et Séraphins.

Conclusion. — Nous avons parcouru la série des êtres qui, sous le nom d'Esprits, se mettent en rapport avec les hommes. Nous ne voyons ni les uns ni les autres. Les moyens à l'aide desquels ils se révèlent à nous ne présentent pas tous la perfection désirable. L'erreur est donc possible; la prudence est dès lors nécessaire. Comprenons que s'il en était autrement la science serait trop facile à acquérir, et le travail inutile. L'homme ne peut remplir sa mission qu'en s'instruisant par son travail, qu'en se moralisant à ses risques et périls; là est sa dignité, là est sa gloire. Soyons donc attentifs, et si les manifestations nous apprennent, à n'en pas douter, que ceux qui nous quittent restent auprès de nous, et peuvent converser avec ceux qu'ils ont aimés, ne leur demandons pas ce que nous devons conquérir par nos efforts directs. Soyons circonspects et ne croyons pas aveuglément; ne demandons pas à la voix qui nous parle de quel nom elle entend se parer; mais scrutons ce qu'elle nous dit. Si les peuples antiques eussent connu ces règles en consultant les oracles et les pythies, ils auraient su que parmi les prétendus Dieux qui leur répondaient, il y avait de mauvais Esprits, et ils n'auraient pas exterminé leurs ennemis sur la foi de promesses menteuses qui, répondant à leurs convoitises, leur en cédaient les territoires.

(A suivre.) H. HUET.

La Fin de l'Homme en ce Monde

Par l'abbé Gerbet.

Voici un tableau original et profond de la destruction graduelle et lente des corps humains dans les Catacombes. On sait le mot de Bossuet, d'après Tertullien, lorsque parlant du cadavre de l'homme : « Il devient un je ne sais quoi, s'écrie-t-il, qui n'a plus de nom dans aucune langue. » L'admirable page qu'on va lire de l'abbé Gerbet est comme le développement et le commentaire du mot de Bossuet. Dans cette première station aux Catacombes, il s'attache d'abord à étudier le néant de la vie, « le travail, je ne dis pas de la mort, mais de ce qui est au-delà de la mort; » l'idée de réveil et de vie future viendra après. Ecoutez-le :

« En les parcourant, dit-il, vous passez en revue les phases de la destruction, comme on observe dans un jardin botanique les développements de la végétation, depuis la fleur imperceptible jusqu'aux grands arbres pleins de sève et couronnés de larges fleurs. Dans un certain nombre de niches sépulcrales qui ont été ouvertes à diverses époques, on peut suivre, en quelque sorte pas à pas, les formes successives, de plus en plus éloignées de la vie, par lesquelles ce qui est là arrive à toucher d'aussi près qu'il est possible au pur néant. Regardez d'abord ce squelette; s'il est bien conservé, malgré tous ses siècles, c'est probablement parce que la niche, où il a été mis, est creusée dans un terrain qui n'est pas sec. L'humidité, qui dissout tant d'autres choses, durcit ces ossements en les recouvrant d'une croûte qui leur donne plus de consistance qu'ils n'en avaient lorsqu'ils étaient les membres d'un corps vivant. Mais cette consistance n'en est pas moins un progrès de la destruction : ces ossements d'homme tournent à la pierre. Un peu plus loin, voici une tombe dans laquelle il y a une lutte entre la force qui fait le squelette et la force qui fait la poussière : la première se défend, la seconde gagne, mais lentement. Le combat qui existe en vous et en moi entre la mort et la vie, sera fini, que ce combat entre une mort et une mort durera encore longtemps. Dans le sépulcre voisin, tout ce qui fut un corps humain n'est déjà plus, excepté une seule partie, qu'une espèce de nappe de poussière, un peu chiffonnée et déployée comme un petit suaire blanchâtre, d'où sort une tête. Regardez enfin dans cette autre niche : là, il n'y a décidément plus rien que de la pure poussière, dont la couleur même est un peu douteuse, à raison d'une légère teinte de rousseur. Voilà donc, dites-vous, la destruction consommée ! Pas encore. En y regardant bien, vous reconnaîtrez des contours humains : ce petit tas, qui touche à une des extrémités longitudinales de la niche, c'est la tête; ces deux autres tas, plus petits encore et plus déprimés, placés parallèlement un peu au-dessous, à droite et à gauche du premier, ce sont les épaules; ces deux autres, les genoux. Les longs ossements sont représentés par ces faibles traînées, dans lesquelles vous remarquez quelques interruptions. Ce dernier calque de l'homme, cette forme si vague, si effacée, à peine empreinte sur une poussière à peu près impalpable, volatile, presque transparente, d'un blanc mat et incertain, est ce qui donne le mieux quelque idée de ce que les anciens appelaient une *ombre*. Si vous introduisez votre tête dans ce sépulcre pour mieux voir, prenez garde : ne remuez plus, ne parlez pas, retenez votre respiration. Cette forme est plus frêle que l'aile d'un papillon, plus prompte à s'évanouir que la goutte de rosée suspendue à un brin d'herbe au soleil; un peu d'air agité par votre main, un souffle, un son deviennent ici des agents puissants qui peuvent anéantir en une seconde ce que dix-sept siècles, peut-être, de destruction ont épargné. Voyez, vous venez de respirer, et la forme a disparu. Voilà la fin de l'histoire de l'homme en ce monde. »

UNE BONNE FORTUNE

(LA CHARITÉ).

. . . .

Apprenez donc, lecteur, que je viens d'Allemagne.
Vous savez en été, comme on s'ennuie ici;
En outre, pour mon compte, ayant quelque souci,
Je m'en fus prendre à Bade un semblant de campagne.
(Bade est un parc anglais fait sur une montagne,
Ayant quelque rapport avec Montmorency.)

. . . .

Comme j'en étais là de mon raisonnement,
Enfoncé jusqu'au cou dans cette rêverie.
Une bonne passa, qui tenait un enfant.
Je crus m'apercevoir que le pauvre innocent
Avait dans ses grands yeux quelque mélancolie.
Ayant toujours aimé cet âge à la folie.

Et ne pouvant souffrir de le voir maltraité,
Je fus à la rencontre, et m'enquis de la bonne
Quel motif de colère ou de sévérité
Avait du chérubin dérobé la gaîté.
« Quoi qu'il ait fait d'abord, je veux qu'on lui pardonne,
Lui dis-je, et ce qu'il veut, je veux qu'on le lui donne. »

(C'est mon opinion de gâter les enfants.)
Le marmot là-dessus, m'accueillant d'un sourire,
D'abord à me répondre hésita quelque temps;
Puis il tendit la main, et finit par me dire
« Qu'il n'avait pas de quoi donner aux mendiants. »
Le ton dont il le dit, je ne peux pas l'écrire.

Mais vous savez, lecteur, que j'étais ruiné;
J'avais encor, je crois, deux écus dans ma bourse;
C'était, en vérité, mon unique ressource,
La seule goutte d'eau qui restât dans la source,
Le seul verre de vin pour mon prochain dîné;
Je les tirai bien vite, et je les lui donnai.

Il les prit sans façon, et s'en fut de la sorte.
A quelques jours de là, comme j'étais au lit,
La Fortune, en passant, vint frapper à ma porte.
Je reçus de Paris une somme assez forte,
Et très-heureusement, il me vint à l'esprit
De payer l'hôtelier qui m'avait fait crédit.

Mon marmot cependant se trouvait une fille,
Anglaise de naissance et de bonne famille.
Or, la veille du jour fixé pour mon départ
Je vins à rencontrer sa mère par hasard.
C'était au bal. — Au bal, il faut bien qu'on babille;
Je fis donc pour le mieux mon métier de bavard.

. . . .

Nous causâmes longtemps; elle était simple et bonne.
Ne sachant pas le mal, elle faisait le bien;
Des richesses du cœur elle me fit l'aumône;
Et, tout en écoutant comme le cœur se donne,
Sans oser y penser, je lui donnai le mien;
Elle emporta ma vie et n'en sut jamais rien.

Le soir, en revenant, après la contredanse,
Je lui donnai le bras; nous entrâmes au jeu;
Car on ne peut sortir autrement de ce lieu.
« Vous partez, me dit-elle, et vous allez, je pense,
D'ici jusque chez vous faire quelque dépense.
Pour votre dernier jour, il faut jouer un peu. »

Elle me fit asseoir avec un doux sourire;
Je ne sais quel caprice alors la conseilla;
Elle étendit la main et me dit : « Jouez là. »
Par cet ange aux yeux bleus, je me laissai conduire,
Et je n'ai pas besoin, mon ami, de vous dire
Qu'avec quelques louis mon numéro gagna.

Nous jouâmes ainsi pendant une heure entière.
Et je vis devant moi tomber tout un trésor.
Si c'était rouge ou noir, je ne m'en souviens guère;
Si c'était dix ou vingt, je n'en sais rien encor;
Je partais pour la France, elle pour l'Angleterre,
Et je sortis de là les deux mains pleines d'or.

Quand je rentrai chez moi, je vis cette richesse.
Je me souvins alors de ce jour de détresse
Où j'avais à l'enfant donné mes deux écus.
C'était par charité : je les croyais perdus.
De Celui qui voit tout, je compris la sagesse;
La mère, ce soir-là, me les avait rendus.

Lecteur, si je n'ai pas la mémoire égarée,
Je t'ai promis, je crois, en commençant ceci,
Une bonne fortune : elle finit ainsi.
Mon bonheur, tu le vois, vécut une soirée.
J'en connais cependant de plus longue durée
Que je ne voudrais pas changer pour celui-ci.

ALFRED DE MUSSET.

COMMUNICATION.

Par une belle soirée de printemps, un homme riche et généreux, en vue de la gloire, était mollement assis dans son fauteuil, et, par la fenêtre entr'ouverte de son salon, humait avec volupté le parfum des fleurs de son jardin; il énumérait avec complaisance les bonnes œuvres qu'il avait faites pendant la saison des plaisirs; à ce souvenir il ne pouvait s'empêcher de jeter un regard de pitié et presque de mépris sur la maison d'un de ses voisins qui n'avait pu donner qu'un modeste écu pour la reconstruction de l'église paroissiale, tandis que lui avait remis généreusement trois mille francs pour cette œuvre pie; de plus, j'ai jeté négligemment, se disait-il, un billet de cinq cents francs dans la bourse que me tendait cette jeune duchesse en faveur des pauvres. J'ai donné beaucoup pour les fêtes de bienfaisance, pour toute espèce de loteries, et je crois que Dieu me saura gré de tout le bien que j'ai fait.

— Ah! j'oubliais une légère aumône que j'ai faite dernièrement à une malheureuse veuve chargée d'une nombreuse famille et qui élève un orphelin; mais ce que je lui ai donné est si peu de chose que ce n'est certainement pas cela qui m'ouvrira le ciel.

— Tu te trompes, lui répondit tout-à-coup une voix qui lui fit tourner la tête; c'est la seule aumône que Dieu accepte et en voici la preuve.

A l'instant une main effaça sur le papier tout ce qu'il avait écrit et ne laissa que la derniere bonne œuvre; elle emporta le papier dans le ciel. Ce n'est donc pas l'aumône faite avec ostentation qui est la meilleure; c'est celle qui est faite dans toute la simplicité du cœur.

JOINVILLE (amy de Loys).

LES HOMMES PRIMITIFS.

Je veux dire ceux d'il y a quelques centaines de siècles, vingt mille ans peut-être, ou plus, avant la création de l'Eden..,

Qu'on se figure, dans un milieu vierge, entre les flaques d'eau croupissante de marécages sans limites, ou dans le demi-jour d'une forêt de pins laryx, un bimaue velu, hâve, à la lèvre pendante, au front déprimé, au regard atone.

Il sort lentement d'une excavation de rochers, il s'avance à pas craintifs, cherchant quelque racine, épiant les dangers de tout genre dont le menace la nature brute et animée.

Au moindre bruit, il tremble, il fuit et se cache. Il sait combien la hache de pierre qu'il s'est péniblement fabriquée est une arme misérable contre ses terribles partenaires, au jeu de la concurrence vitale.

Sa force est la ruse : il se poste dans les branches d'un arbre, pour attendre au passage les daims et les aurochs ; s'il lance sur son gibier un javelot de silex, c'est de loin et à l'abri de toute atteinte.

Sa proie abattue, il se précipite sur elle avec la voracité d'un fauve ; il fouille les entrailles de ses ongles crochus, il mange à même la chair rouge, il se gorge de sang chaud, il brise les os pour en sucer la moëlle. Il prend la graisse, et il frotte tout son corps: cette couche fétide est son seul vêtement, le seul obstacle qu'il oppose au froid.

S'il est un raffiné, il s'affuble de la dépouille aux longs poils, humide et nacrée en dedans.

Puis, d'un cri rauque et inarticulé, il appelle sa femelle.

Elle accourt, traînant son ventre flasque sur ses jambes grèles, affamée elle aussi, suivie de ses petits qui grouillent autour d'elle, comme un cordon de crapauds au moment du frai.

Tout cela se dispute les lambeaux de viande et ronge, à longues dents pointues, les os laissés à terre.

Elle, cependant, elle admire la nouvelle parure du maître. Elle en veut sa part, elle implore du regard et du geste, avec des trépignements d'enfant. Elle obtient ou elle vole une poignée de graisse pour ses cheveux, un éclat de corne dont elle orne ses oreilles, ou bien une lanière de cuir, dont elle se fait un bracelet : ornement à double usage destiné peut-être à apaiser, un jour de famine, les cris de l'estomac.

Lui, maintenant que le besoin fondamental est assouvi, il sent s'éveiller en lui les instincts esthétiques.

Dans un soliveau de bois dur, il taille un manche pour sa hache : il le gratte et l'arrondit avec complaisance ; il se fabrique un poinçon d'os ; ou bien, plus habile encore, Phydias anonyme de ces âges obscurs, il reproduit sur un fémur, sur une corne, sur un morceau de bois, l'image du renne ou de l'urus.

En même temps, il émet des sons, de son larynx indocile, il s'essaye à imiter le rugissement des bêtes féroces, le chant des oiseaux, le bruit du vent, le roulement du tonnerre. Il se donne des concerts sauvages, que sa compagne écoute avec un naïf étonnement...

Que d'années écoulées entre ces premiers essais de l'art et le jour où nos musées en ont recueilli les vestiges! Dans cet abîme de temps, l'histoire conventionnelle remplit à peine quelques siècles, et tout le reste est insondable et noir.

La nuit vient. Il s'endort, l'homme primitif, du sommeil léger et inquiet de la brute, étendu sur ce sol où se succéderont des générations issues de lui, où des peuples apparaîtront, ponr dominer, décroître et disparaître, où les révolutions pousseront les empires, où Paris un soir dressera ses becs de gaz...

Que lui importe à lui ! a-t-il seulement la notion d'un avenir ? quelles idées peuvent germer dans ce cerveau rudimentaire ?

A quoi peut-il bien songer ?

Il mange, il boit, il se reproduit. Son intellect obtus à peine se hausse à compter jusqu'à quatre.

Son ambition est d'avoir beaucoup de haches à manches bien polis ; sa préoccupation unique d'échapper aux périls qui l'entourent.

Il est faible, misérable et laid.

Ainsi coule sa vie, monotone, animale, sans but.

Après avoir longtemps ignoré ces ancêtres peu glorieux, nous avons appris aujourd'hui à les revoir dans le passé, à suivre pas à pas leurs habitudes, à juger d'eux par un crâne, par un os, par un instrument grossier, par un dessin gravé sur un bois de renne, que le temps a oublié de faire disparaître.

Quelle distance entre l'ouvrier de ces ustensibles et l'archéologue qui arrive, par des prodiges d'induction, à tirer de ces restes toute une science !

Et le Progrès ne serait qu'un mot vide de sens ?

Il est bon de se reporter en arrière et de mesurer le chemin parcouru, non pour s'humilier dans la connaissance de nos pauvres origines, mais pour se sentir plus confiant dans la dignité et dans la puissance humaines.

(*Figaro*). Paschal GROUSSET.

CAUSERIE

L'Italienne et l'Anglais Cassio.

M. Cassio Burroughs était un des plus beaux hommes de Londres — dit Aubrey, cité par M. Delrieu, — d'une valeur brillante, mais singulièrement hautain et un peu bretteur. Il devint l'amant d'une charmante Italienne qui se trouvait en Angleterre, où elle mourut.

Un soir, quelque temps après la mort de sa maîtresse, M. Burroughs, étant dans une taverne, se vanta publiquement de son ancienne liaison ; c'était violer une promesse qu'il avait faite au lit de mort de la dame, dont il avait juré de ne jamais révéler la faiblesse.

L'indiscrétion était à peine commise que l'ombre de la belle Italienne lui apparut, et ce phénomène se reproduisit dorénavant dans ses orgies de cabaret. M. Burroughs déclare que la vue du fantôme était précédée d'un frisson terrible qui le surprenait au milieu des fumées du vin, et faisait vibrer comme des cordes toutes les parties osseuses ou molles de sa tête.

Plus tard, il fut tué en duel ; l'Italienne se montra à son amant, le matin même de la catastrophe!

Un coup de ciseaux dans le *Tintamarre* pour reproduire ces deux phrases de M. F. de Paulquemont :

Par une coïncidence étrange, M. Victorien Sardou, dans ses impressions de voyage à travers la planète de Jupiter, où il prétend avoir rencontré Mozart dont l'esprit a dû assister à la première représentation, aux Fantaisies-Parisiennes, de l'*Oie du Caire*, un de ses chefs-d'œuvre inédits, est parfaitement d'accord avec la légende gauloise.

En admettant — et pourquoi pas? — comme une réalité cette riante hypothèse, l'aimable et spirituel Lambert Thiboust n'a quitté ses nombreux camarades, dont les regrets, chose rare, sont presque tous sincères, que pour aller rejoindre d'autres amis dans cette mystérieuse contrée, où Francis Ponsard l'a précédé seulement de quelques heures.

Et pourquoi pas? dit l'auteur; comme la plupart de ses confrères il n'ose nous jeter l'ironie à la face, et il veut bien, tout de même, admettre cette récente hypothèse comme une réalité. Si ce n'en est pas une, tant pis pour nous; M. de Paulquemont au moins est un libre-penseur qui laisse la liberté aux autres sans les injurier.

Deux prix viennent d'être fondés par M. le marquis d'Ourches, l'un de 20,000 fr., l'autre de 5,000, destinés à la découverte d'un moyen de reconnaître d'une manière certaine et indubitable les signes de la mort réelle.

AVIS EN SONGE.

On raconte qu'un homme qui ne savait pas le grec vint voir M. de Saumaise le père, qui était conseiller au parlement de Dijon, et lui montra ces mots, qu'il avait entendus la nuit en dormant, et qu'il avait écrit en français dès son réveil :

« Απιθι! ουκ οσφραινη τιν σεν αψυχιαν; »

M. de Saumaise lui répondit que cela voulait dire : « Va-t'en! ne sens-tu pas la mort? »

Le conseiller se hâta de déménager. A peine avait-il quitté la maison qu'elle s'écroula! (*Menagiana.*)

Savez-vous le sermon le plus beau, le plus émouvant et le plus court qui ait jamais été prononcé dans une chaire chrétienne?

Il a été dit, tout récemment à Dublin, en l'église de Saint-Pierre, par le Révérend Doyen Kirwan.

Le vénérable prêtre (il a soixante-dix ans sonnés) devait prononcer un discours au bénéfice des orphelins de son école paroissiale. Il était au lit, bien malade, et se tordant depuis plusieurs jours dans d'affreuses douleurs nerveuses, au point de ne pouvoir plus parler.

Le jour était venu, l'heure allait sonner, et il fallait prononcer le sermon annoncé.

Le vieux doyen se lève, il s'habille, ou, pour mieux dire, on l'habille, et il va à son église — souffrant le martyre ; on le porte plutôt qu'il ne monte en chaire, et là, tendant d'un geste sublime sa main tremblante vers les petits enfants déguenillés groupés près de l'autel, il ne dit que ces deux mots :

— Les voilà !

Et il s'affaisse dans sa chaire, évanoui de douleur.

Ce jour-là, après ce discours de deux mots, il n'y eut pas un indifférent dans l'église. Tout le monde donna ; jamais on ne fit une quête plus productive. Les petits orphelins eurent du pain.

« Au coin du boulevard et de la rue Saint-Denis, un enterrement passait au moment même où le cortége des deux empereurs (1) arrivait au grand trot.

« La mort se croisait avec la toute-puissance.

« Par un sentiment dont tout le monde appréciera le tact extrême, le cortége impérial s'arrêta, et le modeste corbillard suivit sa route.

« Deux Majesté qui, d'un clin d'œil, pourraient bouleverser le monde, avaient cédé le pas à cette grande majesté plus puissante que les empereurs : la Mort. »

Les habitants d'une des grandes villes du Lincolnshire, en Angleterre, éprouvent une certaine répulsion à se rendre à la cathédrale, car dans la rue qui y conduit, en été comme en hiver, souffle toujours un vent très-fort, qui se joue en riant dans les jupes des jeunes miss et découvre parfois, aux yeux des passants, des objets que la pudeur anglaise tient ordinairement cachés.

Voici la légende qu'on raconte pour expliquer la présence continuelle du vent en cet endroit : on dit que le diable avait donné un jour rendez-vous au vent près de la cathédrale, mais lorsque le diable s'y rendit il entra dans l'église, ayant quelques petites affaires particulières à terminer avec les chanoines; or, comme depuis lors le diable n'est pas sorti de chez les saints hommes, le vent, en serviteur fidèle, l'attend toujours à la même place et fait des siennes pour passer le temps. YRAM.

(1) Alexandre II et Napoléon III.

Le Rédacteur en chef : HONORINE HUET.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie de DESTENAY.